

ROUGE

ARNAUD PAPIN

SANS MOBILE APPARENT

Thriller



Editions Le Aspas
Éditeur roumain

Sans mobile apparent

Thriller

Arnaud Papin

Dépôt légal avril 2011

ISBN 978-2-35962-159-4

Collection Rouge

Issn : 2108-6273

©Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction intégrale ou partielle, réservés pour tous pays.

Corrections établies par Elodie Guillot
pour A la loupe Corrections - mars 2012-
email : corrections.alaloupe@gmail.com

Éditions Ex Aequo
42 rue sainte Marguerite
51000 Châlons-en-Champagne
<http://www.editions-exaequo.fr>

Sommaire

PREMIERE PARTIE :	5
La fuite	5
DEUXIEME PARTIE :	48
Al jannâ	48
TROISIEME PARTIE :	84
Les frémissements	84
QUATRIEME PARTIE :	120
La régénérescence	120
CINQUIEME PARTIE :	156
Le dénouement	156
Épilogue 1	191
Épilogue 2	192

AVERTISSEMENT

La majeure partie des événements décrits s'est réellement déroulée, à quelques détails près. Les noms des personnages sont fictifs afin de respecter l'anonymat des personnes, à l'exception de certains protagonistes. Ceux-là, je voulais être sûr et certain, à deux cent pour cent comme on dit aujourd'hui, qu'ils puissent se reconnaître. Ils peuvent toujours m'intenter un procès, je les attends au tournant.

PREMIERE PARTIE :

La fuite

Les nuages fuient à l'accélééré, happés par l'entonnoir du ciel vers un insaisissable point de fuite.

Régis Debray, L'Indésirable (1975)

Dans l'avion

La compagnie aérienne n'avait pas pu nous fournir huit places voisines. Sur ce vol, il ne restait plus que trois fauteuils adjacents et quelques places solos dispatchées. Une hôtesse m'avait placé à l'écart des autres près d'un hublot qui donnait sur l'aile droite de l'engin.

C'était un vendredi matin. Dans ma tête, je partais pour un week-end prolongé, une longue semaine de décompression. Le décollage s'est déroulé sans encombre, nous avons quitté la terre ferme et le Boeing 747 a stabilisé sa course à une altitude avoisinant les dix mille mètres...

Je regardais les nuages. « Les nuages qui passent... là-bas... là-bas...les merveilleux nuages ! » clamait Baudelaire dans *L'étranger*, ce poème gravé dans ma mémoire ressurgissait à l'occasion.

Trois rangées de siège devant à ma gauche, les deux filles à lunettes papotaient, de quoi pouvaient-elles parler ? J'avais surtout l'impression que Florence Magnolia, ma consœur, tentait d'apaiser sa cliente, celle-ci avait besoin d'être rassurée. Elle s'était montrée drôlement nerveuse à l'idée de prendre l'avion. J'avais lu son dossier, ce qui me permettait de comprendre sa panique.

Madeleine Santain avait contracté la « no-life ». Cette nouvelle dérive qui affecte certains addicts du net. Comment en était-elle arrivée là ? Personne n'aurait pu le deviner. Blonde fluette de petite taille, les cheveux

lisses au carré, elle dissimulait ses yeux sous des lunettes fumées à monture fine et dorée, rondes façon John Lennon sur un petit nez discret. La mine sérieuse d'une étudiante peu effrontée. Rien ne laissait voir qu'elle passait la plupart de son temps dans un monde en marge du réel. À 32 ans, Madeleine Santain s'était réfugiée dans sa passion et avait cessé toute autre activité, elle avait sacrifié son Moi réel pour laisser s'épanouir son Moi sans peau. Pourquoi ? Florence était en passe de le comprendre mais les causes de nos dépendances sont souvent multiples : mal être social, refus d'affronter diverses pressions auxquelles nous n'arrivons pas à faire face dans la réalité.

Prendre l'avion avec nous pour le Maroc représentait donc pour Madeleine Santain un nouveau départ. Elle était là parmi nous, sans ordinateur portable sur les genoux ni dans ses bagages. Le bénéfice visé n'était pas le même pour chacun des participants. Nos six clients souffraient tous d'une problématique spécifique. À ce stade-là de mon récit, je tiens à vous donner immédiatement un bref aperçu des autres membres de mon équipage de « barjos » : à plusieurs rangées devant moi, je pouvais voir les crânes de Kareen Dabrowski et Patrick Tordivan dépasser de leurs sièges. Florence et moi-même n'avions pas distribué les billets au hasard. En préalable, nous nous étions attelés tous les deux à penser certains détails dans l'organisation du périple, à commencer par la place octroyée à chacun pour démarrer l'aventure.

Vu l'état de Madeleine Santain et son appréhension face à la vraie vie, Florence avait insisté pour ne pas opérer trop vite, y aller en douceur, rester à ses côtés, la prendre par la main.

Pour Kareen Dabrowski et Patrick Tordivan, Florence avait suggéré de les placer côte à côte, histoire de leur offrir une chance de faire connaissance entre célibataires. Je n'avais pas réalisé à ce moment-là le risque majeur que cela comportait. Mais une fois dans l'avion, j'avais pris conscience du hiatus. N'avions-nous pas envoyé Patrick Tordivan une fois de plus au casse-pipe ? Kareen Dabrowski le mangerait-elle tout cru ? Le choisirait-elle comme nouvelle médaille à son palmarès de mante religieuse ?

« La gloutonne », c'était le surnom que toute l'équipe de l'Agence de Développement et d'Harmonisation Personnelle lui avait collé en réunion de synthèse. Pas très sympa. Kareen Dabrowski souffrait d'anorexie-boulémie, et après plusieurs mois de coaching, elle s'empiffrait toujours aussi goulûment. Nous n'étions pas arrivés à des résultats probants. Son cas faisait partie des nombreux cas face auxquels je me sentais complètement impuissant. Ceux-là même qui me laissaient penser régulièrement que mes collègues et moi n'étions peut-être qu'une bande d'usurpateurs, incompétents et décoratifs. Des conseillers gadgets pour des personnes fra-

giles, en mal d'être, mais suffisamment à l'aise sur le plan financier pour s'offrir nos services.

Je suis toujours confortablement assis dans mon siège, et j'hésite encore à mettre mon iPod pour m'isoler musicalement des autres passagers desquels émane un brouhaha très agaçant : bruits de mioches qui chouinent, plaintes incessantes du parano de service à deux sièges du mien qui pense à voix haute que l'avion ne semble pas bien équilibré et qu'il fait des bruits bizarres... Je me retourne et lève un peu mes fesses pour apercevoir nos deux participantes assises au dernier rang. Les « fashions victims » de Florence, c'est ainsi qu'elle les avait nommées pendant la préparation du trip.

De leurs vrais noms : Christelle Dubois et Anshu Gantana. L'une et l'autre étaient plongées dans des activités distinctes. Christelle Dubois avait posé un cache noir sur ses yeux, et basculé la tête en arrière, les oreilles emmitouflées sous son gigantesque casque de lecteur MP3, pour faire passer le voyage plus vite sans doute.

Son voisin avait le nez plongé dans un magazine de mode. Bon sang ! J'ai écrit « voisin ». Je ne me suis toujours pas mis cette réalité dans la tête, je me suis planté, je voulais dire sa voisine, mais j'ai tapé « voisin » sur le clavier. Acte manqué, c'est plus fort que moi, même après tout ce temps. Anshu Gantana l'avait bien dit à Florence, elle n'entendrait pas que quiconque utilise le masculin à son égard. Anshu Gantana était né homme, mais il se vivait femme. Ce n'était pas précisément ce qui l'avait conduit à faire appel à un coach, non. Il avait chargé Florence de l'aider à ne plus se prostituer. Ma collègue était convaincue que ce séjour au Maroc pourrait l'aider à parfaire le travail entamé depuis trois ans. Oui, Anshu Gantana était une cliente de longue date, bien connue au sein de l'agence notamment pour sa marginalité vestimentaire. Anshu arborait toujours des tenues peu communes. Et pour dire vrai, pour quelqu'un qui ne savait pas qu'un zozio lui pendait entre les jambes, Anshu pouvait paraître séduisante. Elle n'était pas dénuée de charme. Rien à voir avec un vulgaire travesti. Elle aimait laisser déborder ses généreux implants mammaires. Elle portait toujours de ces décolletés ! Et des tenues légères très provocantes. Gâtée par la nature, avec une peau tannée du fait de ses origines et un visage aussi limé que sa silhouette, beaucoup de femmes pouvaient la jalouser. Anshu Gantana ne laissait personne indifférent dans son sillage.

Florence avait tenu à ce que ses deux « fashions victims » voyagent ensemble, bien qu'elles ne se soient jamais rencontrées auparavant. C'était risible, elles avaient exactement la même coupe de cheveux. Toutes les deux portaient des cheveux longs lissés par des brushings irréprochables jusqu'à mi-hauteur du dos. Seule la couleur différait. Ceux de Christelle étaient

noirs de jais, et ceux d'Anshu bruns comme du bois de chêne. Et sur la liste de ce qui pouvait les distinguer, tout et son contraire : Anshu avait la peau mate, des lèvres charnues, des sourcils épais et des iris noirs inquisiteurs comme des optiques de Webcam, alors que Christelle était blanche façon porcelaine, avec des lèvres aussi fines que du carpaccio de saumon. Ses yeux bleus étincelants, sous ses sourcils aussi fins qu'une ficelle de string, avaient toujours l'air de regarder dans le vide dès qu'elle levait son menton pointu à la Céline Dion... Concernant la raison précise qui l'avait conduite à se payer les services d'un coach, je savais d'elle qu'elle s'était mariée jeune, et que son mariage battait de l'aile. Florence l'avait intégrée dans ses effectifs depuis six mois seulement, et les premiers résultats commençaient à se faire sentir. Son inscription à notre *séjour découverte et bien-être* en était la preuve tangible. C'était la première fois qu'elle se permettait de faire une entorse à sa vie de couple. Depuis le jour de son mariage elle n'avait jamais pensé s'offrir des vacances en solo. Partir avec nous comportait donc une avancée dans sa vie de femme. Ni pute ni soumise.

Tout le monde avait donc des raisons personnelles d'être assis dans cet avion.

On a tous un ongle incarné. J'avais moi-même accepté ce voyage sans hésiter très longuement. J'avais un bobo à soigner, moi aussi. Des choses à gommer.

J'ai quitté mon siège à un moment donné pour aller pisser à l'avant du Boeing, et j'ai salué Kareen et Patrick d'un sourire complice. Mon client avait retrouvé des couleurs. Était-ce la simple conséquence d'avoir quitté sa vie quotidienne ? Ou bien était-ce dû à la présence de la miss à ses côtés ? Les deux sûrement. Sans omettre une chose certaine : physiquement, Kareen était la copie conforme de l'actrice mannequin Milla Jovovich. Et contrairement à moi, ce n'est pas ses quelques piercings qui pouvaient refroidir Patrick, habitué qu'il était des looks sadomasos ! Patrick aurait certainement du mal à lui résister, c'était couru d'avance.

En route vers les toilettes, j'ai croisé notre seul client isolé, le dernier en lice auquel la compagnie aérienne, sans aucun scrupule déontologique, avait accepté de consacrer deux sièges à l'avant du véhicule moyennant une taxe quelque peu onéreuse. Oui, au-delà d'un certain tour de taille, une personne obèse doit payer une somme forfaitaire équivalente à son surplus de graisse, c'était le cas de Vincent Bushman avec ses 117 kilos. Malgré son imposante taille, ses excès de cholestérol ne s'étaient pas proportionnellement répartis. Ceux-là s'étaient simplement concentrés entre son cou et son bas-ventre. J'avais ajouté l'énergumène à mon effectif un mois avant notre départ.

Celui-ci avait pu bénéficier de l'annulation impromptue d'un des clients de Florence. Un de ses clients avait décidé du jour au lendemain de se passer définitivement des services de l'agence. Ça arrivait régulièrement. Et ce n'était pas forcément synonyme d'échec pour nous. Bien au contraire. C'était même la finalité. Si le client avait enfin trouvé une solution, c'est que nous lui avons permis de se détacher de nous, de notre soi-disant soutien. Plus besoin de béquille pour guider ses pas. Pas d'addiction à la prise en charge.

Vincent Bushman. Je l'avais rencontré en tout et pour tout deux fois avant le jour du décollage. Avec lui, j'en étais encore à la phase de rencontre et d'observation. Son inscription à l'agence s'était déroulée dans des circonstances classiques. Vincent Bushman avait un parcours touchant, il avait perdu sa sœur jumelle l'an passé. Suite à une dépression, il s'était engraisé comme une oie. Comme si la disparition de sa sœur avait provoqué chez lui un insatiable désir de combler un manque. Aujourd'hui, il commençait à faire des efforts pour changer son alimentation. Question boulot, il était chargé de communication pour une boîte de téléphonie mobile. Et dans ses négociations professionnelles, calmer les repas conviviaux avec sa clientèle lui demandait de prendre énormément sur lui. Les occasions étaient si nombreuses de fêter telle ou telle signature de contrat autour d'un repas faste et bien arrosé. Dans ce milieu, m'avait-il expliqué, ça marche comme ça. Visiblement, son vice, à lui, c'était le champagne et les digestifs en tout genre. Son visage légèrement rougeaud en témoignait.

En retournant à mon siège, j'ai jeté un œil sur les deux participantes assises à l'arrière de l'avion. Et j'ai cru voir dans l'œil d'Anshu une once de coquinerie qui en disait long sur les distances qu'il me faudrait prendre au cours de ce périple avec lui, non non non ! Avec elle !

Flash-back torture

Confortablement installé dans mon fauteuil avec vue ouverte sur the big blue sky, je repensais aux événements du mois de mars, cinq mois auparavant. Sortir d'Europe représentait la fin d'une sale période après mon arrestation. Ils avaient voulu me faire cracher le morceau alors que j'avais le ventre vide. Ils avaient insisté durant près de quarante-huit heures chrono. Une vraie torture. Bon, ok, « torture » c'est peut-être un peu fort, ils ne

m'avaient pas écartelé les bras et les jambes avec un système de toupie moyenâgeux, mais dans ma tête, c'était tout comme, j'avais vécu mon Guantanamo. La présomption d'innocence n'avait pas pesé dans la balance. Ils s'étaient comportés à mon égard comme si j'étais coupable à cent pour cent. Ça ne faisait plus l'ombre d'un doute à leurs yeux. J'étais un illustre pervers frustré. Je m'en étais pris à ma cliente parce qu'elle avait refusé mes avances.

— Facile de nous faire croire à un suicide, monsieur Ray, c'était une personne fragile, c'est sûr ! Vous ne connaissez que ça, Ray, des personnes fragiles...

J'entendais encore ces phrases résonner dans mon crâne cinq mois plus tard. L'inspecteur Audrey Smith les avait prononcées alors que son compagnon de route était resté muet, assis à califourchon sur une chaise dans un coin de la pièce, et moi au milieu, sous une lampe blafarde, dans une position clichée de série policière.

L'inspecteur Audrey Smith affichait la quarantaine rayonnante. Avec une longue chevelure blonde ondulée jusqu'aux épaules. Des seins énormes qui donnaient à son chemisier noir un relief impressionnant. En lui serrant la main, j'avais pu voir dans ses yeux verts la pétulance d'une femme amoureuse de la vie et prompte à la sincérité. Elle n'était pas une de ces « poker babes » qui trichent avec leurs corps. J'avais relevé un détail qui devait la protéger d'emblée d'une grande catégorie d'hommes, c'était la largeur de ses hanches. Audrey Smith n'avait pas seulement un regard d'épicurienne, ses fesses avaient été probablement victimes d'un excès de *Carpe Diem* dans des proportions pathologiques... Sa silhouette Orangina avait fait d'elle à mes yeux une icône de la maternité. Je l'avais imaginée avoir cumulé trois grossesses de suite sans avoir perdu un kilo entre chaque naissance, et ayant conservé des seins toujours prêts à verser généreusement du lait. Mais elle n'avait pas mis long feu à retirer son masque. Elle faisait des cercles imprévisibles autour de moi. Je rêvais de pouvoir me détacher, et de la secouer ! Pour qu'elle veuille bien entendre que je n'avais pas commis ce crime ! Mais j'étais resté cloué à ma chaise comme une carcasse béante au fond d'un canyon.

Lawrence Thomasyn s'était contenté d'observer la scène comme un croquemort attend son prochain macchabée. Avec lui, ça s'était mal passé dès notre première rencontre. La première poignée de main d'Audrey Smith m'avait paru cordiale, alors que Lawrence Thomasyn s'était contenté de me tendre la main sans rien dire. Il était resté tassé dans sa chaise sans croiser mon regard ni décrocher le moindre signe de compassion. Une attitude nonchalante que j'aurais pu facilement prendre pour de l'arrogance, mais j'avais d'abord mis ça sur le compte de la timidité voire d'une grande

maladresse. Plus jeune qu'elle, il tenait entre ses mains un carnet et un stylo et disposait de moins de prestance et de charisme que sa collègue. D'allure filiforme limite chétive à côté d'Audrey Smith, le crâne largement dégarni avec une barbe de neuf jours, on aurait dit un lémurien à côté d'une guenon.

Quelques jours plus tard, lors de ce nouvel interrogatoire qui avait pris des formes de tribunal underground, Lawrence Thomasyn arborait toujours ce look de jeune ripou, et il guettait maintenant le moindre signe, le moindre de mes gestes, le moindre de mes mouvements, comme le détachement d'une parcelle d'ombre suffisamment explicite pour leur permettre de me coincer. Me faire vomir des aveux.

J'ai appris par la suite qu'ils avaient fait subir le même genre d'interrogatoire à Oliver, le petit copain du moment d'Oona Mangin. Au final, les expertises effectuées chez elle avaient démontré que ma cliente ne s'était pas donné la mort. Durant ce supplice, ils m'ont fait part une à une des preuves qui soutenaient la thèse d'un homicide volontaire.

Primo, lorsque Fleur Mangin avait découvert sa mère, l'appartement n'était pas fermé à clef. Secundo, d'après les expertises, Oona Mangin avait subi des rapports sexuels brutaux. Elle avait cherché à se défendre. Des hématomes en témoignaient, et des traces de lubrifiant associé à une marque de préservatif avaient été retrouvées dans tous ses orifices. Quelqu'un l'avait violemment pénétrée en prenant soin de ne pas laisser de signature génétique. Un travail propre. Le seul indice en leur possession était la marque de préservatif utilisé par le salopard en question. Une grande marque. La plus répandue dans Londres. Celle-là même que j'utilisais. Ils avaient pu s'en rendre compte en trifouillant dans mon appartement ; prévoyant, j'en avais toujours quelques-uns en stock... Et pour cause, je me fournissais gratuitement à l'agence, sous l'œil complice de Cathy, ma secrétaire adorée. Je piochais régulièrement dans la coupelle à destination des clients sur l'office d'accueil. C'était notre manière à nous de faire de la prévention contre le Sida et toutes les maladies sexuellement transmissibles. La direction avait passé un accord avec la marque en question. Je n'étais certainement pas le seul de la boîte à m'en foutre plein les poches. J'ai expliqué ça aux deux inspecteurs, en leur demandant s'ils comptaient procéder de la même manière avec tous mes collègues. Mais non. Pour eux, si j'étais potentiellement coupable, c'est que j'avais à mon actif deux charges imputables. La première étant la marque de mes capotes. Faible preuve. Mais pour ce qui était de la seconde. Cette petite note poétique découverte dans le dossier de la victime - j'y reviendrai - celle-là valait bien la pression sans nom qu'ils exerçaient sur ma personne. Sans pitié ni compassion, dans le droit fil de leur mission, un point c'est tout.

Son petit ami Oliver utilisait également la marque de préservatifs en question. Lui aussi avait été libéré deux jours plus tard. Aucune preuve tangible n'avait été retenue contre nous. Mais pendant nos gardes à vue, ils n'y étaient pas allés de main morte.

Au sortir de ces quarante-huit heures de cauchemar, une chose était certaine. Le deuil serait d'autant plus pénible voire insurmontable. Ma cliente n'avait pas choisi de mourir, et mes intuitions premières qui reléguaient son suicide dans le registre de l'impossible, l'illogique, l'inimaginable, s'étaient maintenant vérifiées.

Oona Mangin avait soif de la vie, et quelqu'un l'en avait privée. En lui infligeant les pires atrocités. Il l'avait démolie à petit feu, en la soumettant sur le plan sexuel jusqu'à satiété au vu des expertises. Un abruti, un barjo complet, un cinglé de première catégorie ! Un type s'était joué d'elle jusqu'à lui mettre les tripes à l'envers, avant d'envoyer valdinguer son âme au royaume des morts, bien avant l'heure.

C'était terrifiant de repenser à tout ça cinq mois après, ça ne m'avait pas suffi pour digérer. Il m'en faudrait beaucoup plus. C'est certain. Il y a des deuils intarissables, avec lesquels il faut apprendre à vivre ; aussi difficiles soient-ils à supporter.

Je revoyais encore la scène. Pendant ces heures interminables de garde à vue, je n'avais pas mangé, ni fumé. J'avais juste dégluti quelques verres d'eau, c'est tout. Malgré ça, une fois rentré chez moi, j'avais dégobillé à m'en tordre les boyaux. Y'avait comme un truc pourri en moi, un truc à gerber à tout prix. Comme un morceau de fruit pourri en travers de la gorge. J'ai dégueulé de la bile, et j'ai hurlé aussi. Pour exorciser une sorte d'alien blotti dans mon ventre. Je somatisais bien sûr. C'était uniquement psychique. Il n'y avait rien dans mes entrailles. Mais c'est parfois difficile à avaler, le vide.

Le jour « bascule »

Le grand ciel bleu continuait de brasser mes souvenirs à la pelle.
La balle cognait.

La balle cognait chaudement contre les parois de la pièce. Elle en devenait élastique. Elle nous passait sous les yeux à la manière de Bip Bip et le Coyote.

Elle claquait au sol, rebondissait d'un côté à l'autre en passant par le mur frontal, un peu comme à l'intérieur d'un flipper. Elle empruntait des angles et des trajectoires inattendues. Chaque joueur cherchait à anticiper les coups de son adversaire dans l'unique but de le coincer. Au squash, inutile de taper dans la balle comme un dingue, la fouetter d'un geste fluide suffit.

– 7 à 3 !

En annonçant le score, le visage de Gilles Simon en disait long. Une fois de plus, il jubilait d'avoir pris le dessus sur moi.

– Philippe, vous n'êtes pas dans le coup aujourd'hui !

– Vous êtes définitivement plus fort que moi, c'est clair.

Tout en reprenant ma respiration, j'ai serré les dents. M'apprêtant à parer son prochain service, j'ai basculé les hanches tel un pendule réglé au millimètre près. Ce jour-là, je n'avais pas dit mon dernier mot. Gilles Simon venait de gagner deux jeux à la suite et ça me déprimait franchement de lui en concéder un troisième. Après tout le mal que je m'étais donné, me faire battre à plate couture, quelle poisse !

Avant qu'il ne dégaine, j'ai fait le vide dans ma tête. Le corps dégoulinant de sueur, j'ai essuyé ma main droite sur la paroi vitrée, et je suis revenu me placer. J'ai gonflé et dégonflé à bloc mes poumons et mon ventre, en inspirant expirant par le nez. Trois fois de suite, les yeux face au mur, prêt à livrer bataille, sur le qui-vive, plus qu'une seule préoccupation : swinguer la balle pour la rendre inaccessible.

Sans précipitation, avec précision, c'est tout. Rester zen.

J'ai toujours eu l'esprit de compétition, l'esprit revancharde. Je déteste les défaites. J'ai horreur de sortir perdant d'un affrontement. Chaque point joué, chaque match, chaque seconde de nos petites vies doivent être tintés de l'espoir de gagner, jusqu'à la dernière seconde.

Quelques enjambées plus tard, les maillots mouillés comme après une tornade surprise, nous avons traversé la grande salle de musculation jusqu'aux vestiaires. Gilles Simon n'était pas peu fier de sa victoire. Je n'avais pas perdu ma joie de vivre non plus. J'avais renforcé ma défense tout en restant offensif, j'avais tenté le maximum. J'étais remonté à 8/7, et nous avons terminé le match en bras de fer, à 16/14 en sa faveur. Sous la douche, j'ai avalé mon échec comme on surpasse un mauvais réveil. Gilles Simon arriverait-il à en faire autant le jour où je parviendrais à prendre le dessus ?

– Vous progressez constamment Philippe.

– J'ai l'impression, oui, grâce à vous...

– Grâce à moi ?

– Ouais, vous me donnez envie de me surpasser !

– Ah bon, en tout cas, vous me donnez de plus en plus de fil à retordre.

Séparés par une infime cloison, c'était facile de cacher l'un à l'autre nos vrais visages. Se moquait-il de moi ? Qui aurait pu me le dire ? Il ne pouvait pas non plus deviner la grimace que j'opérais dans mon coin pour mimer sa manière pédante d'exprimer faussement son fair-play. *Vous me donnez de plus en plus de fil à retordre nanani nanana...*

– Il serait temps, Monsieur le directeur adjoint, que je parvienne à vous coincer...

– Laissez donc la hiérarchie aux vestiaires !

– J'aimerais bien.

– Vous pensez qu'elle nous poursuit jusqu'ici ?

– Incontestablement.

– Ah bon, moi qui croyais qu'en dehors des temps de travail, on pouvait laisser le boulot de côté ! Et jouer ensemble, d'homme à homme.

– D'égal à égal...

– Quel cynisme !

– Sarcastique.

– C'est vrai, vous êtes toujours sarcastique, Philippe, pas moyen de vous enlever ça !

Nous jouions au squash, lui et moi, en moyenne une fois par semaine depuis plus d'un an, et ça faisait seulement quelques mois que je parvenais à lui arracher un jeu de temps à autre. Malgré ce temps de loisirs commun, le vouvoiement était resté de rigueur entre nous, il ne m'avait jamais invité à le tutoyer, et je n'avais pas osé non plus.

Gilles Simon n'était pas à l'origine de mon embauche. C'était Steven Pakard, le directeur lui-même, qui m'avait recruté. Gilles Simon était arrivé quelques semaines après moi, et je n'ai jamais aimé sa façon de nous manager. Trop loin du terrain. Trop dans la théorie. Mais je voulais bien reconnaître une chose : son terrible jeu de jambes. Diabolique. Il arrivait à trouver les bons placements, sans se fatiguer autant que moi. Il était sans conteste meilleur que moi au squash.

Au sortir des douches, il en a encore rajouté sur mes progrès.

– Bientôt, j'aurai du mal à marquer des points contre vous, Philippe.

Pendant qu'il parlait, il s'essuyait le dos et son sexe tout ramollo pendouillait sous son bas-ventre athlétique. Son sens de l'ironie me laissait de marbre. Sous ses cheveux lisses et noirs qu'il s'appliquait à recoiffer en arrière façon Elvis Presley, la mine qu'il affichait face à la glace paraissait sincère. Il disait s'être véritablement donné du mal pour remporter ce dernier jeu. Au fond, il semblait nourrir une réelle inquiétude quant à l'avenir de sa suprématie.

Je me suis observé moi aussi un instant dans la glace d'à côté. Depuis le jour où quelques mèches de mes cheveux bruns avaient viré au gris, ma gueule me faisait de plus en plus penser à celle de mon père. Ce phénomène de vieillissement capillaire n'avait pas uniquement touché mon père mais mes trois oncles aussi avaient eu leurs premiers cheveux gris autour de l'âge de trente ans. Vraisemblablement, c'était génétique et je n'y avais pas échappé.

C'était il y a deux ans, et il ne s'agissait que de quelques mèches. Aujourd'hui, les trois-quarts de ma surface crânienne ont pris des teintes hivernales dignes d'un ciel d'enterrement. Il est possible que les événements aient accéléré le processus.

— Vous allez vraiment finir par me battre, je le sens...

— Il me reste encore beaucoup de travail mais ça va venir.

Les semaines précédentes, j'avais passé des heures à observer les meilleurs joueurs du club s'entraîner. J'avais bavardé avec certains d'entre eux, et j'avais également pris le pli de jouer avec certains de mes clients, tout ça commençait à porter ses fruits. Il avait dû mouiller son short pour me faire abdiquer, c'était déjà en soi une belle victoire. La ligne d'arrivée restant toujours bien moins enrichissante que le chemin parcouru, je pouvais me gargariser de ne pas faire du sur place.

J'ai enfilé mon caleçon pour qu'il cesse, lui aussi, de me reluquer entre les jambes. Je n'ai jamais aimé ça, les vestiaires. Trop de promiscuité. Personne ne dit rien mais n'en pense pas moins. La pudeur est zappée. Chacun se reluque le machin, aucun homme ne peut s'empêcher de vérifier si les autres ont un membre d'une longueur ou d'un diamètre démesurément supérieur, on aime s'assurer qu'ils sont tout autant voire bien moins lotis que nous. Les impressions de chacun sont vite décelables. Des rictus s'affichent sur les visages. La contrariété ou la fierté émane vite de ceux qui nous entourent. Mais au fond, tout cela ne rime à rien car ni l'efficacité ni la puissance de l'appareil génital n'est inscrite sur nos carrosseries respectives. Nos préférences sexuelles et l'ampleur de nos performances n'apparaissent pas non plus au grand jour. Tout ça demeure bien secret. Qu'on se le dise : on ne connaît rien de plus de l'intimité des autres après les avoir vus nus.

Bref, entre Gilles Simon et moi, il n'y avait pas d'amitié ni d'inimitié non plus. Du moins, pas d'amitié ni d'antipathie au sens noble des termes. Juste un lien du fait qu'on bossait ensemble. Mais lors de ces matches, surtout en fin de séance, j'avais senti à plusieurs reprises comme il était primordial pour lui de ressortir vainqueur de nos affrontements soi-disant pacifiques. Nous avions pour point commun l'esprit de compét'. Et d'un point de vue plus général aussi, je nourrissais des sentiments envieux à son égard. Gilles Simon avait plutôt bien réussi sa vie. Tout juste quarante et un

an et déjà directeur adjoint de la boîte. Un salaire mirobolant. Une femme charmante qu'il m'avait été donné de croiser lors de nos séminaires. Des projets de vie conjugale par-dessus ça : ils envisageaient tous les deux d'avoir des enfants. Sa femme l'avait annoncé à l'assemblée au bon milieu d'un repas. Comparé à ma situation de célibataire aguerri, mes bientôt trente-trois balais, et ma maigre fiche de paye, son statut et sa vie conjugale représentaient pour moi des objectifs encore inaccessibles. Une femme unique, fidèle, toujours la même, avec laquelle nourrir un projet de vie : une vie de famille, ainsi qu'un salaire un peu plus conséquent étaient des choses que j'aspirais à vivre un jour...

Avant de quitter les lieux, nous avons réservé une place pour la semaine suivante et plaisanté deux minutes avec le gérant du « Planet Fitness », histoire de maintenir de bonnes relations. Ce type était l'un de nos principaux partenaires. La majorité de nos clients fréquentait cette salle multisports dans l'objectif de se maintenir en forme.

Une fois sur le trottoir, j'ai retrouvé mon tendre scooter. Comme souvent par ici, capitale du Royaume-Uni, et d'autant plus en mars, le soleil avait déserté le ciel. Et comme tous les jours en cette saison, monsieur était parti faire sa sieste, laissant place à un gribouillis de nuages qui rendait imperceptible le fond bleu du ciel. Comme d'usage, nous nous sommes serrés la main, rien d'anormal n'était venu altérer le cours des choses. J'ai mis la clef de contact, enfilé mon casque et relevé la tête. C'est là, je pense, que les choses ont pris une nouvelle tournure.

C'est là que le cauchemar démarre.

Un peu dépité par son attitude de vainqueur à tout prix, tout en déca-denassant mon antivol, je regardais partir Gilles Simon en biais. Lui m'avait déjà tourné le dos. Il a sorti de sa poche de pantalon un portable qui vibrait. Il a d'abord répondu à l'appel sans arrêter sa course. J'allais démarrer mon engin quand il s'est retourné et m'a fait signe d'attendre. Sa mine était déconfite. Sous ses lunettes dernier cri, son petit nez crochu a remué nerveusement. Je lui connaissais ce tic des mauvais jours. Ça lui prenait lorsqu'un tracas tombait du ciel sans prévenir. Lors du match, ça lui était arrivé plusieurs fois. Ce signe de contrariété survenait chez lui dans les moments critiques. Il s'est rapproché tout près. Attentif à ce qu'on lui racontait à l'autre bout du mobile. Il a même posé sa main sur la poignée d'accélérateur de mon scooter. Peut-être avait-il peur que je me sauve et s'assurait-il que je ne décampe pas.

— Ok, on arrive, a-t-il dit avant de raccrocher.

Je n'ai pas bronché mais je n'en pensais pas moins. « Ok, on arrive », il y allait un peu vite là. À moins d'une catastrophe, je n'ai jamais aimé travailler dans l'urgence. En plus, je n'ai jamais été efficace le ventre vide et

après tous ces efforts j'avais gravement les crocs ! Mais je me fourvoyais, il n'était pas question de faire des heures supplémentaires...

– Oona Mangin est morte, a-t-il lâché comme ça d'un bloc.

– Merde !

Après quoi, je suis resté sans voix un moment.

Gilles Simon a respecté mon émoi dans une sorte de minute de silence avant de reprendre la parole. Durant ces soixante secondes, l'immense et vertigineuse sensation d'avoir à faire face à un non-sens m'a saisi les tripes. Un fait difficilement encaissable s'est imposé à moi. Nos yeux ne se sont pas croisés. Je ne voulais pas qu'il saisisse la brume qui avait envahi les miens.

– Elle a été retrouvée ce matin à son domicile.

– Bon sang !

– C'est arrivé comment ?

– Un suicide apparemment... Deux flics sont à l'agence, ils veulent nous rencontrer.

– Moi aussi ?

– Ben oui, vous étiez son référent. Mais ne vous inquiétez pas, vous savez comment ça se passe dans ces cas-là, Philippe, on réunira la cellule de supervision, on ne vous laissera pas ruminer ça tout seul dans votre coin.

Reconstitution

Les nuages défilent et mes souvenirs avec.

Pendant l'interrogatoire, Elisa était passée me voir à l'appartement. Deux ou trois fois de suite. Des voisins avaient fini par lui dire qu'ils m'avaient vu partir, escorté par la police. Elle était venue se renseigner au commissariat. Elle n'avait pas été autorisée à me voir. Seul maître Stephen Henry, mon avocat, avait eu ce privilège. Il était venu m'encourager et me soutenir.

– Il ne vous arrivera rien, c'est juste un mauvais moment à passer, dans quelques heures, vous êtes libre, m'avait rassuré Maître Henry. Ne vous insurgez pas concernant les conditions de votre détention, conservez votre dignité, vous n'êtes pas coupable, retenez bien tout, plus vos conditions de détention laissent à désirer, plus nous serons en mesure de les attaquer. Je connais ce genre de flics, ils ne respectent pas les principes de base du code pénal, retenez bien chaque détail ce que vous allez vivre !

– Ne vous inquiétez pas, maître Henry, je n'en rate pas une miette.

– Je n'en doute pas, Philippe, restez fort. Ne baissez pas les bras, surtout ne leur racontez pas de sornettes pour qu'ils vous laissent tranquille, ne lâchez rien ! Ça ne ferait qu'empirer votre cas.

En rentrant chez moi, après m'être regardé dans la glace, y avoir vu mon visage déconfit et l'épaisseur touffue de ma chevelure légèrement grisâtre et dépenaillée, j'ai pris des notes dans un cahier à spirale, et accouché de tout ce que j'avais pu ressentir, sans omettre aucun détail. Comme le fait, par exemple, que le verre dans lequel les flics m'avaient fait boire était aussi dégueulasse qu'un cendrier de hall de gare. Elisa, qui avait tenté sa chance à plusieurs reprises dans les heures précédentes, a débarqué chez moi pendant que je rédigeais mon petit cahier de prisonnier éphémère. J'étais heureux de la revoir. Même si ce jour-là, elle n'avait pas ce regard lubrique que je lui connaissais et auquel j'avais toujours eu du mal à faire face sans passer à l'acte. Elle n'avait pas pris la peine de se maquiller pour venir jusqu'ici. Elle s'était à peine coiffée, son épaisse tignasse blonde se trouvait simplement amassée à l'arrière de sa tête sous une broche en bois comme elle les aimait tant. Et sous ses grands sourcils allongés, j'ai pu lire la compassion qui l'avait conduite à me rendre visite. Ça aurait été très facile de me réfugier dans ses bras, de me frotter contre elle, me faire cajoler, lui faire partager mes draps, m'envoyer en l'air avec elle pour oublier tout ça. Mais, j'ai simplement profité de sa présence pour vider mon sac, et recharger mes accus. Au moment où j'aurais pu profiter du reste, j'ai pensé que ça ne serait qu'abuser d'elle et de sa tendresse. Car si les choses ne s'étaient pas déroulées comme ça, je ne lui aurais certainement pas ouvert la porte. La renverser, la culbuter, épancher ma tristesse en m'enfouissant en elle comme j'en avais pris l'habitude ces derniers temps, ça m'a bien traversé l'esprit, mais ça n'avait pas de sens. Je pensais déjà à l'après. À cet instant fatal où je n'aurais qu'une seule obsession. Recouvrer ma liberté, mon indépendance, pouvoir regarder l'avenir sans penser lui devoir quelque chose en retour. En un mot : la quitter. En finir avec ce flirt aux sentiments light. Je ne voulais plus rien devoir à personne. Elle a attendu qu'un ange passe avant de partir. Elle a fini par le sentir. Toute présence angélique était absente de la pièce. Elle s'est approchée de moi, a posé sa main dans mon dos. M'a caressé légèrement l'épaule. Avec beaucoup d'attention, peut-être même avec quelque chose qui pouvait ressembler à de l'amour. En tout cas, son geste avait la forme et la dimension d'un profond respect. J'ai fermé les yeux. Et j'ai surfé sur une vague de soulagement durant quelques instants, puis je l'ai remerciée d'être venue. Je n'éprouvais plus rien pour elle. Elle a bien compris que je la remerciais tout court. Elle n'a pas insisté. Elle a dû dire quelque chose comme « ça va aller t'en fais pas ». Elle n'a pas dit

qu'elle reviendrait, elle n'a pas dit non plus qu'elle ne reviendrait pas. Elle espérait certainement qu'il s'agisse d'une mauvaise passe et qu'il y aurait encore de la place pour elle dans mon univers d'ici quelques jours, mais elle n'était pas dupe non plus, elle avait bien perçu qu'une musique de générique de fin planait dans l'air. J'ai regardé une dernière fois ses magnifiques lèvres galbées et sans ridules qui avaient su me procurer tant de plaisir ces derniers mois.

J'étais persuadé à deux cent pour cent qu'elle ne remettrait jamais les pieds chez moi. Silence radio.

En quelques mois, cette histoire s'était délitée dans les aspérités du temps qui passe. Jusqu'ici, ma vie amoureuse s'était toujours déroulée de cette manière. De longs et bons moments chargés d'intensité et d'émotions diverses, qui s'égrènent au fil du temps. Comme emportés par le vent. Ce n'est pas mélo, ni cliché ni fleur bleue, c'est comme ça. Je regardais maintenant le ciel qui passait là sous mes yeux. Dans cet avion bon marché. Ciel infini bardé de merveilleux nuages cotonneux comme de la barbe à papa.

Nous voguions à bord de cette carcasse de métal, aussi fragile qu'un albatros.

Nous traversions parfois des zones de turbulences qui de temps à autre provoquaient en moi des hauts le cœur comme ceux qu'on peut éprouver parfois dans un manège de fête foraine.

— Ça va Phil ? Ça va comme tu veux ?

Aucune voix d'hôtesse de l'air n'était aussi suave et sensuelle que celle de Florence.

Je ne lui ai pas répondu. J'avais les tympanes comprimés. J'ai fait une grimace en me pinçant le nez pour faire péter ces bouchons d'air. Puis libéré, j'ai pu lui faire signe du chef, lui concéder un sourire de connivence. Sa bonne intention m'avait sorti de la torpeur de mes mauvais souvenirs, et des soubresauts de l'avion. Après tout, cette époque était maintenant révolue. J'avais bien fait d'accepter son invitation. Ça allait me permettre de tourner la page.

C'était clair et net, ce voyage allait me rebooster.

Gommer le pire. Ne garder que le meilleur.

Si l'on regardait les choses de près, et mon trauma, j'étais le septième participant, le septième cas psychopathologique du séjour « découverte et bien-être ».

Florence était bien la seule et unique accompagnatrice. Pour ma part, j'avais basculé du côté des handicapés de la vie. Elle allait avoir du pain sur la planche, car si elle comptait sur moi pour jouer le docteur psy à ses côtés, elle n'avait peut-être pas choisi le type idéal pour assumer cette fonction. Je n'avais qu'une seule idée en tête, prendre soin de moi.

Si ça pouvait servir aux autres, tant mieux. Mais de leur santé, je n'en faisais pas une priorité. J'avais la mienne, de psyché, à soigner. Ce voyage était donc pour moi l'occasion rêvée de remettre les pendules à zéro.

Entre nous, je ne crois pas qu'un homme en prise avec lui-même, avec ses propres soucis puisse véritablement aider les autres à se débarrasser des leurs. Les problèmes des autres demeurent insondables si les nôtres sont aussi gluants que de la pâte à papier humide dans les doigts d'un enfant de cinq ans.

– Tu veux boire quelque chose ? Je vais chercher du café pour Madeleine...

– Non merci, Flo, ça ira, je n'en bois jamais, j'en ai jamais bu, je n'aime pas ça.

Ce qui explique mon ton acerbe, c'est que j'ai beau répéter aux mêmes personnes à longueur de temps que je n'aime pas le café, on me pose toujours et encore la même question. Sale manie. Tu parles d'une bande de coachs ! Franchement incapables de cerner les goûts et les couleurs des autres !

Le souffle court

Les souvenirs comme des cercles concentriques perçaient mon esprit à la manière d'un caillou qui ricoche sur la surface d'un lac.

Oona Mangin était une battante.

Comme quoi : on peut mordre la vie, et lui dire adieu du jour au lendemain.

Truc de dingue.

Tout foutre en l'air pour s'en retourner au néant.

De l'autre côté.

Son geste restait difficile à expliquer. Je pensais à Fleur, sa gamine de seize ans. Elle disait tenir à elle plus qu'à la prunelle de ses yeux. La laisser seule sans défense, c'était complètement contradictoire. On n'abandonne pas une gamine de cet âge ! Pas de grands-parents, aucune famille dans les parages, un père porté disparu. Ce revirement soudain de sa part demeurerait inexplicable. Je n'arrivais vraiment pas à me l'expliquer, et tout en traversant les rues de la ville sur mon Yamaha Vity 125, je m'évertuais à trouver une explication à son geste.